

Brigitte Rosset évoque ses chers fantômes

SCÈNES Emotions, ces jours, au Théâtre des Osses, à Givisiez, avant une tournée romande. L’humoriste ressuscite sa mère et ses grands-parents devant des spectateurs qui pleurent de rire et pleurent tout court

MARIE-PIERRE GENECAUD

Brigitte Rosset a un joujou extra. Non pas pour que les hommes tombent à ses genoux, mais pour embarquer le public dans sa galaxie de tendresse et de rires mêlés. La blagueuse est aussi une conteuse. Qui, après avoir retracé sa dépression à la suite d’une peine de cœur, sa clique d’amis réunis pour ses 40 ans et son jeûne dans les Hautes-Alpes, évoque ses chers disparus. Sa maman, Catherine, un mélange de Nadine de Rothschild et de Calamity Jane, mais aussi ses grands-parents – le respectable professeur Martin, du côté maternel, et le couple Rosset, plus modeste, du côté paternel. Des piliers de sensibilité ou d’énergie qui ont fait de la comédienne ce qu’elle est aujourd’hui.

Souvenirs d’enfance

Concocté avec Christian Scheidt, qui imagine un petit théâtre d’où sort l’humoriste à chaque nouveau personnage, *Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon* régale le public des Osses jusqu’au 1er mars, avant une tournée romande qui passe par Porrentruy, Genève, Morges et Mézières.

En 2022, Anne Schwaller, nouvelle directrice du Théâtres des Osses, propose une carte blanche à Brigitte Rosset. Deux mois de création à demeure, comme l’a rappelé la maîtresse des lieux le soir de la première, c’est un beau cadeau qui a permis de trier, organiser, interpréter les mille et un souvenirs que

la comédienne a réunis sur son enfance et son adolescence.

C’est qu’elle est ainsi, Brigitte (qui aurait dû s’appeler Bénédicte si son père n’avait pas eu comme un oubli...), généreuse et reconnaissante de tous les héritages qui ont constellé sa vie. Dernière d’une famille genevoise de quatre enfants, celle qu’on a longtemps appelée «la petite» rend hommage à sa maman Catherine, aussi exigeante sur le protocole, comme en témoigne la révérence imposée à ses trois filles, qu’aventurière dans ses loisirs, elle qui dévalait les pentes de Verbier avant de s’offrir, à 60 ans, un raid de rafting au Zimbabwe.

Ce solo est tout aussi drôle, tout aussi dynamique, mais plus intime que ses fresques d’avant

Un numéro, cette mère Courage. Assez «streng», comme on disait alors, c’est-à-dire sévère, mais subitement cool lorsque Brigitte, sur les lattes à 5 ans, rate le test de bronze que «personne ne ratait». Et plutôt olé olé pour ce qui est de la sécurité: la grande Catherine envoyait ses deux plus jeunes filles, seules en train, de Genève à Gland où résidaient les grands-parents, lorsqu’elles avaient respectivement 4 et 6 ans!

On comprend pourquoi Béran-gère, la sœur aînée de Brigitte, a veillé sur sa cadette avec autant de soin. C’est aussi que leur père est parti subitement lorsque la comédienne avait 14 ans et que la très populaire Béran-gère lui a juré son soutien éternel à ce moment. Le spectacle est discret, mais on comprend que ce papa avait des amours interdites à cette époque, surtout en Vieille-Ville genevoise où habitait la famille Rosset.

Brigitte fait rire en mimant les bourrasques de sa mère autoritaire. Elle fait rire aussi lorsqu’elle raconte ses premières expériences en discothèque et sa rencontre avec l’inénarrable Jean-Pierre, l’ami de toujours que l’accent genevois et les manières directes rendent immédiatement sympathique. On l’a déjà aimé dans *Tiguidou* ou dans *Ma cuisine intérieure* – où il voulait d’ailleurs intervenir alors qu’il n’était pas prévu au programme. On retrouve avec plaisir ce bourru au grand cœur qui nomme la comédienne Bribou.

Quelle vie, quelle vitalité!

Elle est là, la force de Brigitte Rosset. Prêter à ses proches, vivants ou décédés, une telle vitalité, une telle personnalité, qu’on les voit sous nos yeux. Avec une palme pour sa grand-mère paternelle, bonne-maman, qui couvrait ses petits-enfants de douceurs... et de culottes en laine tricotées main pour le ski! Entendre la voix de l’aînée sur le répondeur répéter plusieurs fois «je t’embrasse, je t’aime» nous arrache des larmes.

C’est sûr, ce solo de Brigitte Rosset est plus déchirant que les précédents. Il est tout aussi drôle,



Brigitte Rosset lors de son spectacle «Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon». (DIMITRI KRANEL)

tout aussi dynamique, mais plus intime que ses fresques d’avant. Il est peut-être un poil long. Mme Forestier, la maîtresse de piano, comme Charlotte, la fermière de Laconnex sont peut-être

de trop... Mais on voit bien ce que l’humoriste a voulu faire. Tracer à la craie d’enfant le large cercle de ses étoiles adorées. Et c’est vrai que ça brille-brille dans le ciel de Bribri! ■

Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon, Théâtre des Osses, Givisiez, jusqu’au 1er mars, puis en tournée à Porrentruy, Genève, Morges et Mézières.

Vincent Dedienne à cœur ouvert au nom de Jean-Luc Lagarce

SCÈNE Le comédien et humoriste français offre au Théâtre de l’Atelier à Paris un échantillon cinglant et beau du journal de l’écrivain, avant d’incarner son double dans «Juste la fin du monde»

ALEXANDRE DEMIDOFF, PARIS

Jean-Luc Lagarce aurait eu 68 ans le 30 septembre prochain. L’auteur de *Domitien remords avant l’oubli* et du *Pays lointains* est mort le 30 septembre 1995, laminé par le sida. Pouvait-il imaginer qu’il ferait partie, trente ans plus tard, du cénacle des auteurs français les plus joués dans le monde? Et que ses pièces où de jeunes gens se découvrent étrangers à leurs milieux, exilés de l’intérieur au fond, seraient considérées comme des classiques? Rien n’est moins sûr.

Bonheur alors de cette fin d’hiver: Jean-Luc Lagarce, ce garçon caustique et inflammable, est toujours aussi cinglant, ressuscité – et avec quel panache! – par Vincent Dedienne à Paris, au Théâtre de l’Atelier. Chaque soir, on fait la queue sur cette place Charles-Dullin où l’on s’imagine croiser Arletty, Jacques Prévert ou Jean Cocteau. Et dans la foule, beaucoup de jeunes attirés par un comédien qui s’est fait d’abord un nom comme humoriste, par ce pressentiment aussi que Lagarce

a quelque chose à leur dire, deux fois plutôt qu’une.

Lagarce en deux tomes, deux formats. C’est la belle idée du metteur en scène Johnny Bert. Avec en première partie de soirée *Il ne m’est jamais rien arrivé*, morceaux choisis du captivant *Journal* de Jean-Luc Lagarce, près de 1000 pages en deux volumes (Ed. Les Solitaires intempestifs). Vincent Dedienne a conçu un montage, une heure dans la pensée d’un amoureux permanent, d’un fils suffoqué par la bêtise des siens, d’un chef de troupe qui vit la mort aux trousses, mais qui s’en fout. Ou qui fait tout comme.

Un garçon éclatant d’esprit

La beauté de ce geste-là? Il ouvre sur la psyché d’un provincial de 20 ans, qui ne vit que pour la philo, le cinéma, la littérature et... les beaux garçons. Il redonne des couleurs à la France de 1981, quand la gauche est une promesse en passe, croit-on, d’être tenue, il rappelle la vulnérabilité d’une génération que le sida, cette maladie qui n’a alors pas de nom, rattrape.

En tenue de soirée, Vincent Dedienne est ce garçon éclatant d’esprit dans la grande nuit qui l’entoure, escorté par la dessinatrice Irène Vignaud qui croque en direct ses pics de gaieté et ses vagues

à l’âme – un corps perfusé de partout. Ecoutez Jean-Luc Lagarce le 29 octobre 1986, il a 29 ans. «Au fond – parlons-en – cette histoire de Sida – cette histoire? Déjà le détour ironique... – je vis désormais avec, comme assis sur la Mort, comme beaucoup d’autres gens aussi, j’imagine. Le cul, tout ça s’est un peu modifié. [...] Et dans cette méfiance – et prudence – réciproque, on finit par regarder l’autre différemment. Si je dois mourir pour lui, à cause de lui, autant que cela en vaille la peine.»

L’acteur délivre ce requiem intime avec l’élégance d’un danseur de music-hall

Jean-Luc Lagarce, qui se sait contaminé dès 1990, ne capitule jamais. Il note chaque décès, celui du photographe Robert Mapplethorpe à 42 ans, au mois de mars 1989, celui de l’auteur Bernard-Marie Koltès, le 20 avril 1989. «De quoi on vous le laisse deviner. Cela

me bouleversa totalement et me laissa sur le flanc toute la journée.» Vincent Dedienne délivre ce requiem intime avec l’élégance d’un danseur de music-hall. Il fait corps avec Lagarce.

Dans son *Journal*, l’écrivain n’est pas tendre avec ses parents. Le 28 décembre 1988, il écrit: «Je rentre à Valentigney. Ma mère va bien, elle parle d’elle. Mon père va bien. Ma sœur parle d’argent. Tout le monde se fout de ce que je fais dans la vie. [...] La question c’est: «A quoi servent les gens, fussent-ils vos parents, qui ignorent tout absolument de vous?» Ce passage est une bonne façon d’entrer dans le second volet de la soirée, *Juste la fin du monde*, ce texte que l’auteur achève en 1990 et qui paraît alors n’intéresser personne.

L’impossible retour

Plus il sent que la fin approche, plus Jean-Luc Lagarce brode sur l’impossible retour. Dans *Juste la fin du monde*, Louis alias Vincent Dedienne revient à la maison, avec, sur la langue, cette maladie qu’il voudrait annoncer. Il vit à Paris de sa plume, un métier qui n’en est pas vraiment un pour sa mère, pour sa sœur, Suzanne, pour son frère, Antoine, et sa belle-sœur, Catherine. La saison passée au Poche à Genève, Mathieu Bertholet et ses interprètes offraient une version

athlétique et lessivante – comme sur un dancefloor – de l’œuvre.

L’approche de Johnny Bert est plus conventionnelle. Christiane Millet (la mère), Astrid Bayiha (Catherine), Céleste Brunnuell (Suzanne, la petite sœur) et Loïc Riewer (Antoine) cartographient l’aliénation familiale. Ils font face à celui qui est devenu un étranger, le cernant dans un mélange d’hostilité et d’amour embrouillé. Vous voilà dans les filets du malentendu, dans ce temps disloqué où tout se chevauche, le ressentiment d’un frère, la tendresse de la petite frangine, le désarroi d’une mère. Tous désarmés au fond.

Vincent Dedienne, lui, est comme le chardonneret dans son nichoir. Présent et en partance. Jean-Luc Lagarce se projetait ainsi, au bord de tout. Quelques semaines avant de mourir, il confie à son journal: «Dernières volontés: En ce qui concerne mes obsèques, je souhaite être incinéré, si possible à Paris et au cimetière du Père-Lachaise, au cours d’une cérémonie la plus rapide et la plus intime possible.» Puis: «A part ça, être dans un théâtre, c’est le bonheur.» Vincent Dedienne a ce panache-là d’oiseau chanteur. ■

Il ne m’est jamais rien arrivé et **Juste la fin du monde**, Paris, Théâtre de l’Atelier, 1, place Charles-Dullin.